

SCIENCE ET HUMOUR CHEZ ALPHONSE ALLAIS

Si, comme a dit André Breton, «la littérature est un des plus tristes chemins qui mènent à tout»¹, de nombreux auteurs ont prouvé qu'en mêlant à l'humour toutes leurs amertumes, toutes leurs fantaisies et toutes leurs interrogations, la littérature pouvait, au contraire, devenir le plus joyeux des discours. Parmi les auteurs de la fin du XIX^e siècle qui sont passés des formes traditionnelles de l'ironie et de l'esprit à un rire plus imaginatif et plus indulgent, l'humoriste Alphonse Allais fait incontestablement figure de maître.

Allais, en effet, est de tous les mouvements anarcho-humoristiques du début de la III^e république. Monté à Paris pour étudier la pharmacie, il joint les rangs des Hydropathes et des Fumistes, animant de ses farces les plus baroques les séances de ces cénacles de la dérision. Il devient dès sa création rédacteur en chef du journal *Le Chat Noir* et se met à la pratique assidue de l'absurde, quelle qu'en soit la forme: jeux de langage et de raisonnements, mystifications de tous genres, inventions extravagantes. En 1892, il est recruté par Fernand Xau qui vient de fonder *Le Journal*, quotidien à grand tirage, d'orientation littéraire. Allais y collaborera d'un conte hebdomadaire jusqu'à sa mort. Sa production s'accroît à partir de 1899 lorsqu'il joint les rangs du *Sourire* dans lequel il tiendra également une chronique humoristique régulière.

Avec près d'un millier de contes parus en recueils et presque le double publiés dans des chroniques journalistiques hebdomadaires, Allais domine, de ses débuts chez les Hydropathes jusqu'à sa mort en 1905, la littérature humoristique de son époque. Célébré par Breton, qui a vu en lui l'un des plus

¹. André Breton. *Manifeste du surréalisme*. Paris, Gallimard, 1983, p. 42.

ingénieux pourfendeurs du conformisme et en son oeuvre l'une des entreprises de dérision les plus habilement menées de la fin du XIX^e siècle, Allais a expérimenté toute la gamme des ressources humoristiques. Du jeu de mot le plus simple à l'absurde le plus décapant il a pratiqué les degrés les plus avancés de l'excentricité, de l'humour noir et de la folie douce.

La science et les inventions

Aux lecteurs de cette presse populaire, Allais parle de tout et de rien. De ses rencontres de café, de l'humeur de sa concierge, de ses mésaventures avec la bureaucratie, des victimes de ses fumisteries, d'articles glanés dans des journaux de province. Mais il a ses thèmes de prédilection et parmi ceux-ci un sujet qui revient avec une fréquence étonnante tout au long de sa production: la science et les inventions. Deux raisons expliquent ce choix. Premièrement, la science constitue un terrain idéal pour l'humour qui utilise souvent un ton sérieux, posé, presque froid. A la suite de Jean-Paul, Bergson a d'ailleurs fait remarquer que l'humour «affectionne les termes concrets, les détails techniques, les faits précis»², l'humoriste faisant oeuvre de dissection sur tout ce qui l'entoure. En fait, la rigueur scientifique provoque un effet de contraste fortement marqué entre le sérieux et la dérision. Le principe est simple, il s'agit de poursuivre la logique des raisonnements scientifiques jusqu'à la dépasser et de la conduire vers les chemins de l'absurde. L'abus de logique est ainsi très fréquent dans la description des inventions allaisiennes. On en trouve un bon exemple lorsque l'auteur propose de créer un type de caoutchouc inélastique afin de rendre le matériau propre à plus d'usages. Il s'agit d'appliquer un raisonnement logique en faisant abstraction des données de base. La rigueur de la réflexion est respectée mais le résultat dépasse tout bon sens.

En second lieu, il est surtout important de préciser qu'Allais s'est toujours penché sur la science et ses découvertes.

² Henri Bergson. *Le Rire, Oeuvres complètes*. Paris. Ed. du Centenaire, P.U.F., 1963, p. 448.

Toute sa vie il s'est intéressé au génie inventif. On sait, par exemple, qu'il a participé aux recherches de Charles Cros sur la photo couleur, qu'il vouait une véritable passion pour les explosifs, qu'il lisait les ouvrages de vulgarisation scientifique. Or, il participe en cela à l'engouement que connaît l'époque pour tout ce qui s'appelle progrès et innovation. La fin du XIX^e siècle démontre un très grand enthousiasme pour la science. Le positivisme, malgré la «faillite de la science» annoncée par Brunetière, a donné le goût des explications concrètes et la défaite de 1870 a fait comprendre que la guerre n'était pas seulement affaire d'élan patriotique, mais qu'elle exigeait également préparation et stratégie. De nombreuses découvertes et inventions, surtout dans les domaines du transport et de l'énergie, contribuent à intensifier cette passion pour le progrès que viennent concrétiser les expositions universelles. En entrant dans la littérature et la presse quotidienne, la science ne fait que pénétrer plus avant dans l'imaginaire de l'époque. On pense bien sûr à la méthode de Zola, mais les feuilletons aux intrigues policières et criminelles sont eux aussi, d'une certaine manière, scientifiques. Même la littérature enfantine, avec le savant Cosinus du *Petit Français illustré*, place la science au cœur de ses préoccupations.

Chez Allais, la science prend surtout la forme de l'invention: «Impossible qu'on énonce devant moi une difficulté quelconque scientifique, industrielle, politique, sociale, culinaire, etc, etc, sans qu'en mon cerveau affluent des troupes entières de solutions définitives»³. Qu'il s'agisse de patins en glace pour glisser sur une patinoire en acier poli ou d'un immense ponton de liège traversant l'Atlantique, Allais invente à tout propos, cherche des réponses aux problèmes les plus futiles comme aux questions les plus graves. Il renchérit en fait sur les réalisations déjà souvent farfelues de son époque, à l'instar de nombreux humoristes inspirés par les réalisations techniques de la fin du XIX^e siècle. On pense notamment à Charles Cros, à Albert Robida⁴ et à Gaston de Pawlowski dont les *Inven-*

³. A. Allais. «Décentralisation», *Deux et deux font cinq*. Paris, Union générale d'Édition, 10/18, 1985, p. 270.

⁴. Robida publia en 1895 un roman, *La Vie électrique*, dans lequel il décrivait les bienfaits qu'apporterait l'électricité: le téléphone à écran, la télévision, le transport aérien.

tions nouvelles et dernières nouveautés constituent un sommet d'excentricité tout en suivant de près l'actualité de l'époque. L'intérêt porté par les humoristes aux réalisations scientifiques confirme à la fois la maladresse comique de ses promoteurs et l'importance de la discipline dans l'actualité de l'époque.

Les années qui ont précédé le XX^e siècle témoignent en effet d'une soif et d'un intérêt extraordinaires pour les découvertes, les inventions et les innovations. Il faut dire que l'époque, en marquant simultanément les débuts de l'automobile, de l'aviation, de la bicyclette, du cinéma et de l'électricité a de quoi exalter les esprits même les plus sceptiques. Le savant et l'inventeur deviennent de prestigieux personnages qu'on admire à la fois comme des bienfaiteurs de l'humanité et comme des patriotes. Car si le progrès a le noble mérite de servir l'ensemble des hommes, il a surtout l'avantage de faire briller la nation, double gloire à laquelle concourt la création des prix Nobel en 1896. La foi et l'espoir dans le progrès n'étaient pourtant pas alors chose nouvelle. Le XVIII^e siècle avait connu, grâce aux Encyclopédistes les plus optimistes, un enthousiasme similaire. On pense notamment à Condorcet dont l'*Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain* annonce le positivisme d'Auguste Comte et fait de l'avenir un âge d'or assuré. Mais alors que la notion de progrès reste, au XVIII^e siècle, encore relativement abstraite et philosophique, la deuxième moitié du XIX^e siècle en fait une réalité tangible dont elle peut saisir la concrète et immédiate portée.

«L'idée de rendre la science attrayante est aussi vieille que la science elle-même et que l'attrait»⁵ a facétieusement écrit Allais. Et il est vrai qu'à son époque la science, la technologie et le progrès vont de pair avec la séduction. Il ne suffit plus qu'ils soient la chasse gardée de quelques érudits. Économiquement, industriellement, patriotiquement, ils doivent devenir l'affaire de tous. Or l'imaginaire populaire accueille avec émerveillement cette science qui couvre de gloire et de génie toutes ses réalisations. Le progrès est en effet amusant et la po-

⁵ A. Allais. «Un peu de chimie», *Le Journal*, 16 octobre 1893, *Oeuvres posthumes*. Paris, Editions de la Table Ronde, t. III, p. 59.

pulation trouve de nombreuses occasions de s'initier à ses promesses. L'attrait des expositions, qui ponctuent la vie industrielle du siècle, est très vif, surtout lorsqu'on commence à y présenter les menus objets de la vie quotidienne censés faciliter et rendre plus agréable l'organisation ménagère⁶. Le faste technologique, qui tient souvent beaucoup plus du spectacle cocardier que de l'oeuvre utile, a de quoi frapper l'imagination. En 1889 c'est la tour Eiffel, en 1900 le trottoir roulant et le théâtrophone qui permet d'écouter à distance la représentation d'une pièce de théâtre⁷. Même le Banquet des Maires, qui déjà en 1889 avait été l'un des clous de l'événement, devient en 1900 l'occasion d'une nouvelle démonstration des «merveilles» du progrès: le service aux tables est assuré par téléphone et automobile.

Les valeurs: ingéniosité, simplicité, utilité

On apprécie alors particulièrement l'ingéniosité des inventeurs. Cela n'a, à première vue, rien d'étonnant mais il s'agit ici d'une valeur relativement abstraite. En effet, il suffit très souvent de qualifier une invention d'ingénieuse pour convaincre le public de son intérêt. L'ingéniosité, qu'on décrète beaucoup plus qu'on ne la démontre, apparaît en quelque sorte comme un gage de qualité. Elle est fréquemment soulignée dans les textes de vulgarisation qui, justement pour éviter de trop fastidieuses descriptions, se contentent de la mentionner. Il en est de même pour la simplicité que l'on concède promptement à tout ce qui exigerait une explication trop ardue. L'ingéniosité et la simplicité ont pour but de masquer la complexité de la science, de faire oublier ses aspects rébarbatifs. La rubrique «Grandes découvertes, petites inventions» de l'*Alma-*

⁶ Dans une anecdote racontant comment Jules Jouy se passionnait pour les inventions, Maurice Donnay montre quelle était alors l'idée du progrès: «A l'affût de toutes les petites inventions de la petite industrie, il achetait des objets chimériquement pratiques: un couteau à ouvrir les boîtes de sardines, la pince preneuse universelle, la canne de poche!» Et lorsque ses amis se moquent de lui, Jouy s'insurge: «il se mettait en colère et nous traitait d'ennemis du progrès». (*Autour du Chat Noir*. Paris, Grasset, 1926, p. 37.)

⁷ Les journaux publient ainsi l'image d'Edmond Rostand, écoutant, à plusieurs kilomètres de distance, jouer *L'Aiglon*.

nach Hachette, par exemple, montre bien cette pratique. Les inventions, décrites de la façon la plus sommaire, y sont présentées comme «naturellement» simples: «Après la télégraphie sans fil, voici venir le téléphone sans fil. Bientôt nos messages téléphoniques, au lieu de courir sur les innombrables fils accrochés aux voûtes des égoûts, "filtreront" tout simplement à travers le sol, se croisant et se recroisant, sans pour cela se confondre».⁸ La même édition décrit un «ingénieux» appareil destiné à ranimer les asphyxiés. Rien n'est précisé quant au fonctionnement de ces appareils, mais le sceau d'ingéniosité et de simplicité dont ils sont empreints justifie qu'on les admire sans réserve.

L'inventeur qu'est Allais parodie évidemment ces valeurs. Sa montre-revolver qui permet grâce à un «mécanisme merveilleusement trouvé» de lire l'heure et de tirer sur d'éventuels assaillants est ainsi «ingénieuse» et «séduisante»,⁹ de même que son système de ventilation aux battements d'ailes de chauve-souris qui procède d'une «ingéniosité vraiment stupéfiante».¹⁰ Quant à ses énormes rouleaux de papier buvard destinés à assécher les rues, ils forment, malgré leur emploi difficile, un appareil «fort simple».¹¹ Avec Allais les difficultés ne sauraient exister. Il les balaie de quelques mots, transformant des projets de la plus incommensurable ampleur en travaux rapidement réalisables. Ainsi pour résoudre le problème de la sécheresse en agriculture, il suggère de traiter l'eau de mer qu'«il ne reste plus qu'à diriger au moyen de pompes puissantes, [...] vers les cultures qui souffrent de sécheresse».¹² La simplicité met fin à toutes les objections. Allais la présente souvent comme une valeur abstraite qui suffit à tout accréditer. Dans un conte sur la réforme de l'orthographe, il va jusqu'à parler de «la voie bénie de la simplification».¹³

⁸ *Almanach Hachette: petite encyclopédie populaire de la vie pratique*. 1903, pp. 281-282. (C'est nous qui soulignons.)

⁹ A. Allais. «Une drôle de lettre», *Deux et deux font cinq*, op. cit., p. 186.

¹⁰ A. Allais. «Ingéniosité d'un jeune peintre», *On n'est pas des boeufs*. Paris, Union générale d'Édition, 10/18, 1985, p. 242.

¹¹ A. Allais. «Juste réclamation», *Le Journal*, 17 septembre 1897, *Oeuvres posthumes*, t. III, p. 472.

¹² A. Allais. «Mes échos», *Le Journal*, 21 mai 1893, *Oeuvres posthumes*, t. IV, p. 49.

¹³ A. Allais. «Oui, décidément, reformons l'orthographe», *Le Journal*, 18 sept. 1900, *Oeuvres posthumes*, t. IV, p. 360.

C'est sans doute pour combler tout ce que tait cette simplicité et éviter qu'elle ne prenne, par excès de réduction, des accents de frivolité, que le souci d'utilité revient si souvent dans la description des inventions. L'utilité est une préoccupation constante dans ce siècle qu'Allais qualifie d'«époque de Science et d'Utilitarisme». ¹⁴ En fait, elle sert un peu à se donner bonne conscience. Inventer pour le simple plaisir de l'invention ne suffit pas. Il faut justifier son enthousiasme, même pour les objets les plus banals. Si on en croit Allais, l'économiste Paul Leroy-Beaulieu aurait parfaitement résumé cette passion de l'utilité en déclarant que «tout individu qui transforme un déchet en objet utile doit être considéré comme un bienfaiteur de l'humanité». ¹⁵ Les textes de l'époque, ceux des ouvrages spécifiquement scientifiques comme ceux des journaux et almanachs populaires, témoignent d'ailleurs amplement de cette préoccupation. Mais ici encore la démonstration importe moins que le principe dans son abstraction. Même lorsque l'utilité est indéniablement évidente, on prend la peine de la souligner. Ainsi, toujours dans la rubrique «Grandes découvertes, petites inventions» de l'*Almanach Hachette* on insiste, comme s'il pouvait y avoir un doute, sur le caractère «fort utile» ¹⁶ d'un appareil permettant de sauver les gens de la noyade!

On ne doit donc pas s'étonner si Allais accentue lui aussi les aspects pratiques de tout ce qu'il décrit. Les titres de ses contes sont à cet égard très évocateurs: «Nouvelle utilisation d'une force de la nature», «Utilisation, enfin! de la politique», «Utilisation du cheval», «Utilitarisme et poésie», «Le papier utile» et même «Utilisation pratique du crocodile». ¹⁷ Allais aime à transformer les objets les plus apparemment improductifs en profitables outils. Ainsi, il propose d'utiliser pour l'agriculture l'espace de terrain enserré entre les rails de chemin de fer et se met en quête d'une nouvelle fonction pour le perro-

¹⁴ A. Allais. «Ne laissons rien se perdre», *Le Journal*, 2 juillet 1899, *Oeuvres posthumes*, t. III, p. 174.

¹⁵ A. Allais. «Encore l'encre volatile», *Le Journal*, 31 juillet 1900, *Oeuvres posthumes*, t. IV, p. 341.

¹⁶ *Almanach Hachette: petite encyclopédie populaire de la vie pratique*, op. cit., p. 282.

¹⁷ *Le Journal*, 24 juillet 1898; 22 mars 1899; 7 janvier 1900; 8 décembre 1905; 7 mai 1903; 31 octobre 1899.

quet qui, «depuis [...] l'invention du phonographe et notamment du graphophone Pathé, [...] est devenu un volatile dont le besoin ne se fait plus aucunement sentir». ¹⁸ Encore une fois le concept défendu ne dépasse pas la théorie, l'absurdité des projets proposés niant par définition toute considération pratique.

La formulation joue dans la présentation de ces valeurs un rôle important. Elle peut, par exemple, créer l'illusion d'une démonstration. C'est le cas de cette annonce tout allaisienne: «L'éminent statisticien M. Levasseur, de l'Institut, vient de lire à la dernière séance de l'Académie des sciences morales et politiques, un curieux travail démontrant, chiffres en main, que la mortalité dans les troupes est sensiblement plus considérable en temps de guerre qu'en temps de paix». ¹⁹ La formulation peut cependant aussi – et c'est le cas le plus fréquent – simplement donner l'aspect d'un raisonnement. C'est à cette fin qu'Allais emprunte systématiquement au vocabulaire et au style des comptes rendus scientifiques: au premier parce qu'il a force d'argument, au second par effet de parodie. En lisant certains articles de vulgarisation scientifique de la fin du XIX^e siècle, on ne peut s'empêcher de constater la très grande parenté de style existant entre ces textes et les contes à thème scientifique d'Allais. On y retrouve le même ton, à la fois précieux et rhétoriquement naïf, le même souci du détail, les mêmes préoccupations d'utilitarisme et de simplicité, le même enthousiasme facilement béat. On pourrait presque croire que certains de ces articles sont écrits par Allais tant la facture est similaire. Témoin cet article d'Henri Varigny, docteur ès sciences naturelles et membre de la Société de biologie, sur les «Araignées aéronautes»:

L'homme n'est pas seul, entre les êtres qui peuplent le globe, à se montrer mécontent des moyens de locomotion que la nature lui a départis: il est d'autres esprits chagrins qui, comme lui, rêvent d'avoir des ailes, et de se mouvoir loin de terre, au milieu des airs. De ce nombre sont les araignées, animaux sagaces et curieux. Bien avant

¹⁸ A. Allais. «Le langage des perroquets va donc enfin servir à quelque chose», *Le Journal*, 12 juin 1898, *Oeuvres posthumes*, t. IV, pp. 81-82.

¹⁹ A. Allais. «Mes échos», *Le Journal*, 21 mai 1893, *Oeuvres posthumes*, t. III, p. 48.

l'homme, elles ont su se construire des ballons, et s'en servir pour voyager. Assurément leurs appareils sont rudimentaires, mais, tels qu'ils sont, l'intérêt en est grand, et en somme l'utilité en est incontestable.²⁰

Ce passage permet de voir combien les préoccupations d'Allais sont proches de celles de son époque. L'extrait, issu d'un ouvrage d'histoire naturelle destiné à la jeunesse, montre en effet que les thèmes chers à Allais – locomotion, conquête des distances, utilitarisme, énergie animale – répondent en réalité à une curiosité populaire bien réelle. Mais Allais va plus loin. Il emprunte jusqu'au style des vulgarisateurs scientifiques, pastichant leur préciosité élégamment spécieuse destinée, bien sûr, à démystifier et émerveiller, mais qui ne laisse pas de contenir une très légère trace de condescendance. En fait, Allais caricature les périphrases et les faux émois des vulgarisateurs. Ainsi aux «animaux sagaces et curieux» de Varigny on peut comparer les «élégants petits poissons»²¹ que sont, pour Allais, les sardines, le «ferrugineux monument»²² que constitue la tour Eiffel ou la «conquête des plus faciles et des moins périlleuses»²³ que représente à son avis la cueillette des escargots. L'humoriste reprend, pour en faire ressortir le ridicule ou l'absurde, les discours de ses contemporains, montrant par le biais de la parodie que la fiction égale bien souvent la réalité.

Allais emprunte aussi aux scientifiques certains types d'argumentation. L'appel à l'autorité, surtout si celle-ci est étrangère et, mieux encore anglo-saxonne, constitue à cet égard un procédé fréquent. A mi-chemin entre la preuve qui fait foi et l'exotisme qui séduit, les expériences effectuées à l'autre bout du monde constituent toujours un argument de poids lorsqu'il s'agit de convaincre de la réalité d'un phénomène. Allais en abuse donc, s'inventant à tout propos des correspondants loin-

20. Henri Varigny, *Nature*. G. Masson, 1891 dans Varigny, *Curiosités de l'histoire naturelle*. Paris, Armand Collin et Cie, [s. d.], p. 142.

21. A. Allais. «Plus de tempêtes», *Le Journal*, 5 août 1895, *Oeuvres posthumes*, t. III, p. 167.

22. A. Allais. «Tourne, tourne mon moulin», *Le Journal*, 20 novembre 1900, *Oeuvres posthumes*, t. IV, p. 397.

23. A. Allais. «Projet pour un nouvel empiérement des routes», *Le Journal*, 5 juillet 1898, *Oeuvres posthumes*, t. IV, p. 93.

tains et prestigieux, tantôt éminents spécialistes, tantôt amateurs passionnés, tantôt aventuriers revenus de tout. Ces derniers compensent leur manque de formation scientifique par le savoir légendairement universel des vieux bouurlingueurs, écrasant de leur sagesse et de leur expérience les connaissances trop cérébrales. Le personnage du Captain Cap, explorateur et marin au long cours, constitue le meilleur exemple de ce procédé rhétorique. C'est d'ailleurs à ce personnage qu'Allais confie généralement l'exposition de ses raisonnements les plus absurdes. C'est Cap, par exemple, qui propose de soigner les microbes plutôt que de les combattre, c'est lui encore qui émet l'hypothèse que les ours blancs doivent à leur seul grand âge la couleur de leur pelage. Par ses voyages, son métier de navigateur, ses séjours en Amérique (symbole de modernité et de progrès) et son existence «réelle» en la personne du franco-américain Albert Caperon, le Captain Cap représente l'autorité inattaquable, accréditant de sa sagacité et de son inébranlable certitude les plus improbables théories.

En fait, ingéniosité, simplicité et utilité ne sont que des moyens pour rendre la science plus accessible et plus attrayante. Tout lui doit être possible, il lui faut répondre à tous les rêves et à toutes les espérances. Elle n'a pas le droit de faillir ni même celui de décevoir. C'est pourquoi on gomme les difficultés qui pourraient compromettre ses promesses et on entretient autour d'elle une sorte de mystique, non pas celle du mystère, mais bien au contraire, celle de l'émerveillement. Et pour que cette science idéalisée fasse quand même sérieux, pour que le rêve et le génie inventif méritent l'admiration et que soit justifié un engouement parfois un peu trop béat, on brandit l'utilité comme un argument sans réplique, comme une valeur surpassant toutes les autres et, peut-être bien au fond, comme la meilleure excuse possible. Car la fin de siècle, qui n'est pas encore la Belle Époque, a la gratuité honteuse. Elle commence à peine à s'amuser. Sur la devanture du Chat Noir, un écriteau invite le passant à être «moderne», c'est-à-dire à oser se débrider un peu, à embrasser l'insolite et l'insolence, à laisser libre cours à son imagination. Le mot même de

«moderne»²⁴ suggère bien la nouveauté d'une telle attitude ou plutôt ce qu'elle a de résolument différent par rapport à l'état d'esprit de l'époque. On comprend alors que toutes ces innovations, tous ces projets, qui tiennent souvent beaucoup plus du rêve emballé que d'un nécessaire avancement, inquiètent parfois un peu.

Le scepticisme

Ce malaise, on le devine aisément derrière la moquerie des contes d'Allais. Ce dernier, malgré un intérêt très certainement sincère pour le génie inventif, reste plutôt sceptique quant aux réels apports du progrès. «Un mauvais changement [...] vaut mieux qu'un bon piétinement sur place»²⁵ ironise-t-il à ce sujet, raillant ainsi ceux qui refusent d'entrer dans un mouvement qui menace une certaine idée de l'ordre établi et de la raison. Si la deuxième moitié du XIX^e siècle marque les débuts du modernisme, elle annonce conséquemment la fin d'une époque. Entrer dans une ère nouvelle, c'est aussi abandonner l'ancienne. D'où certaines réticences.

Celles-ci prennent souvent la forme d'un élan de nostalgie vers un passé qu'on souhaite transposer dans la modernité. La récréation de vieux quartiers parisiens lors de l'Exposition de 1900 illustre assez bien cette tendance. En fait, la science, ou plutôt la modernité en général, n'émerveille que lorsqu'elle décrit un futur encore lointain. Quand elle cesse d'être un amusement éloigné de la concrète réalité et qu'elle se met à transformer la vie quotidienne, elle apparaît parfois menaçante. Pour éviter cette vision, on se raccroche à ce qui est déjà connu et éprouvé. Cette réaction est très visible chez Allais qui, tout en cherchant l'innovation, ressent le besoin de défendre les objets du passé. Il recourt alors à l'absurde pour ridiculiser les excès de l'imagination. Par exemple, dans un conte

²⁴ Maurice Donnay rappelle l'inscription près de la porte du Chat Noir, rue de Laval: «Passant arrête-toi! Cet édifice, par la volonté du destin, sous le protectorat de Jules Grévy, Freycinet et Allain Targé étant archontes, Floquet tétararque et Gragnon chef des archers, fut consacré aux Muses et à la Joie, sous les auspices du Chat Noir. Passant, sois moderne!» (*Autour du Chat Noir*, op. cit., p. 19).

²⁵ A. Allais. «Faste influence du système décimal sur la question ouvrière», *On n'est pas des boeufs*, op. cit., p. 281.

sur un nouveau type de parapluie, il commence par décrire un prototype très différent du parapluie usuel qu'il développe jusqu'à obtenir un objet rigoureusement identique au modèle que nous connaissons, façon de dire qu'après tout l'humanité ne s'est pas trop mal défendue jusqu'ici. La rencontre du passé et du présent est particulièrement visible dans les contes ayant pour thème l'animal-moteur. Inquiet de l'avenir, craignant l'épuisement des sources d'énergie nécessaires à la vapeur et à l'électricité, Allais se tourne vers l'animal, valeur sûre et de conquête facile. Qu'il s'agisse de l'éclairage aux vers luisants, d'«hippo», d'«urso» ou d'«escargomobilisme», de rennes servant à tirer les cyclistes dans les côtes, de poissons remorquant les navires, d'oiseaux dirigeant les ballons, de goëlands ou de requins voyageurs, l'animal reste la solution naturelle aux besoins de l'homme.²⁶ Allais ne condamne pas le conservatisme en soi ni ne prône l'innovation à tout prix. Il s'attaque également à tous les excès et à tous les ridicules.

C'est pourquoi il ne veut pas d'une science-spectacle qui se glorifie de ses réalisations et se présente à la fois comme valeur et comme vérité. Allais aime la science et croit très certainement à ses possibilités. Dans ce domaine, il a d'ailleurs souvent vu juste, plusieurs de ses idées et de ses propositions s'étant réalisées, pour le meilleur (énergie marée-motrice, récupération des déchets) comme pour le pire (guerre chimique). Il ne peut intellectuellement rejeter la science même s'il en voit les limites. Alors il la provoque, l'emmène vers les chemins de l'absurde pour voir jusqu'où elle peut tenir. Il s'agit de dépasser le rêve, d'aller encore plus loin dans ses possibilités. Parallèlement à ses petites inventions de la vie quotidienne, Allais a donc ses méga-projets, véritables surenchères par rapport aux réalisations existantes. Par exemple, inspiré par la plupart des expositions universelles qui ont leur reproduction de Venise, il projette de reconstruire entièrement cette ville à

²⁶ «Deux nouveaux modes d'éclairage inoffensif», *Le Journal*, 27 août 1897; «Zoomobilisme», 9 avril 1896; «Escargomobilisme», 18 avril 1901; «Une affaire de tout premier ordre», *On n'est pas des boeufs. op. cit.*, p. 343; «Ichthyomatisme», *Le Journal*, 22 avril 1896; «La conquête de l'air», 9 juillet 1898; «Assez de pigeons», 29 mars 1898.

Paris en utilisant les fortifications comme canaux,²⁷ tandis que la technologie qui permet de détourner les rivières vers les villes lui fait suggérer de déménager la capitale sur la côte atlantique afin d'en faire un port de mer.²⁸

C'est d'ailleurs ici que l'on peut reconnaître la technique fondamentale de l'humour allaisien: le principe de l'exagération, déplacement entre ce qui demeure encore possible et justifié et ce qui devient irréalisable ou déraisonnable. Ainsi, inspiré par l'automatisme des nouvelles caisses enregistreuses et des distributrices, Allais suggère la création d'appareils à donner l'aumône: un indigent n'aurait qu'à introduire une pièce dans une machine pour recevoir un léger don.²⁹ Allais ne se départ jamais de sa rigueur de raisonnement. Il applique jusqu'au bout et même au-delà la logique des inventions et des théories. Constatant par exemple que les expositions réunissent en un même lieu leurs différentes attractions, Allais propose de grouper tous les monuments de Paris en un même endroit afin d'en faciliter la visite aux touristes.³⁰

On voit donc que l'absurde n'est ici que le résultat d'une exagération. Il ne faut pas oublier qu'Allais s'adresse à un public de petits-bourgeois soucieux de se rehausser culturellement mais encore malhabile à faire la différence entre progrès et nouveauté, entre réalisations sérieuses et bricolages simplement astucieux. Allais invite donc ses lecteurs à plus de discernement. Pour y parvenir, il va jusqu'à pointer du doigt le ridicule des inventions, bien réelles celles-ci, de ses contemporains. C'est ainsi qu'il se moque des «quelques ingénieurs»,³¹ ces petits inventeurs dont il prend note des brevets au Ministère du Commerce. Il s'agit, là encore, de montrer que l'absurde fait partie de la vie quotidienne. Ce que réalisent ces «ingénieurs» le dispute en effet souvent en extravagance et en ridicule aux projets d'Allais. Parmi la liste qu'il

27. A. Allais. «Venise aux portes – c'est le cas de le dire – de Paris», *Le Journal*, 1^{er} décembre 1900, *Oeuvres posthumes*, t. IV, pp. 405-407.

28. A. Allais. «Regrettable confusion», *Le Journal*, 21 juin 1900, *Oeuvres posthumes*, t. IV, pp. 330-332.

29. A. Allais. «Automatisme», *Le Journal*, 5 février 1898, *Oeuvres posthumes*, t. IV, pp. 45-46.

30. A. Allais. «Pourquoi pas», *Le Journal*, 14 avril 1900, *Oeuvres posthumes*, t. IV, pp. 292-295.

31. A. Allais. «Quelques ingénieurs», *Le Journal*, 25 juillet 1901, *Oeuvres posthumes*, t. V, pp. 39-41.

établit, on relève notamment «un cheval automobile»,³² la possible «exécution des morceaux de musique par les animaux»,³³ un «accessoire de ceinture pour tenir un parapluie au-dessus de sa tête»³⁴, un «chapeau lumineux». ³⁵ En regroupant ainsi toute une suite d'inventions loufoques, Allais fait prendre conscience à ses lecteurs du ridicule qui les entoure et qu'ils ne perçoivent pas, trop habitués – on pourrait dire conditionnés à force d'extase – à applaudir toute nouveauté.

L'absurde: caricature et rêve désillusionné

Les inventions allaisiennes peuvent également devoir leur absurdité à un abus de progrès. Allais va trop vite et trop loin pour une époque qui commence à peine à découvrir qu'il lui est désormais possible d'aller vite et loin. Ces inventions constituent en général un dépassement des réalisations du présent, la projection, tantôt sage, tantôt loufoque, d'un avenir que l'humoriste rend toujours un peu effrayant par la dureté de sa perception. Et c'est précisément par ses liens avec la réalité contemporaine que son oeuvre de visionnaire est comique. Elle trouve son sens dans la caricature et la dérision. Elle rappelle d'une façon vivante et enjouée les incongruités, les contradictions et les faiblesses d'une modernité dont on ne voit pas encore les revers, en ce début d'insouciant Belle Époque.

Allais, du reste, suit de très près l'actualité de son temps. On le voit bien par les sujets de ses contes qui reprennent le plus souvent les préoccupations du jour. Deux thèmes semblent particulièrement le captiver: le transport et la télécommunication. De nombreux contes ont par exemple pour sujet les traversées océaniques et les vols de ballons où la traction animale joue, là encore, un rôle important. Quoiqu'il se soit toujours intéressé à la technologie du transport – A. Jakovsky rappelle qu'il a participé à des expériences d'aéronautique et qu'il a assisté aux premières plongées du sous-marin de l'ingé-

³² *Ibidem*, p. 40.

³³ *Ibidem*, p. 41.

³⁴ A. Allais. «Une troisième et dernière fournée d'ingénieux», *Le Journal*, 9 août 1901, *Oeuvres posthumes*, t. V, p. 52.

³⁵ A. Allais. «Quelques ingénieux», *loc. cit.*, p. 40.

nieur Goubet³⁶ (dont le premier prototype, mû par rames, laisse voir tout ce que la science d'alors pouvait parfois avoir de comiquement maladroit) – la vraie passion d'Allais reste la conquête de la distance. Il rêve par exemple de relier l'Europe et l'Amérique par un vaste pont et suggère, à la place du tunnel sous la Manche, une balançoire géante qui propulserait prestement les voyageurs vers la destination côtière de leur choix.³⁷ La question de la communication à distance est aussi pour Allais l'occasion d'inventions loufoques et de rêves d'enfant émerveillé. Il propose ainsi de faire bénir l'Exposition de 1900 par le pape qui, via le téléphone, actionnerait un bénitier géant³⁸ et invente le télépante, téléphone qui transmet, outre les sons, les images, les odeurs et les textures.³⁹

Il ne faut pas oublier que l'oeuvre d'Allais est aussi la plupart du temps celle d'un journaliste et que ses contes, qui tiennent tantôt du reportage, tantôt du fait divers, reflètent l'intérêt de ce qu'on peut appeler le «grand public». L'absurde de ses inventions s'explique en grande partie par leur intention caricaturale. Allais ne fait que poursuivre un peu plus loin les réalisations de son époque. Par exemple, au trottoir roulant de l'Exposition il répond par le projet de superposer une dizaine de trottoirs mécaniques qui, par leur vitesse additionnée, permettraient de couvrir d'immenses distances en à peine quelques secondes.⁴⁰ Il parodie également les chroniques scientifiques plus sérieuses. Le conte «Escargomobilisme»⁴¹ où des colimaçons sont entraînés à tirer des voitures d'enfant, rappelle singulièrement un article scientifique de L. Frédéricq paru dans les *Curiosités de l'histoire naturelle de Varigny*. L'article intitulé, «Quarante mille hannetons valent un cheval»,⁴² explique comment certains insectes, attachés par un

³⁶ Anatole Jakovsky. *Alphonse Allais, le tueur à gags*. Paris, Ed. des Quatre Jeudis, 1955, p. 27.

³⁷ A. Allais. «Balançoires», *Ne nous frappons pas*. Paris, Union générale d'Éditions, 1985, p. 374.

³⁸ A. Allais. «Un saint clou pour l'Exposition de 1900», *On n'est pas des boeuf*, op. cit., pp. 312-315.

³⁹ A. Allais. «La vérité sur l'Exposition de Chicago», *Rose et vert pomme*, cité dans *La Barbe et autre contes*. Union générale d'Éditions, 10/18, 1963.

⁴⁰ A. Allais. «Le tour du monde en 67 heures», *Le Journal*, 30 juin 1897, *Oeuvres posthumes*, t. III, pp. 433-435.

⁴¹ *Le Journal*, 18 avril 1901.

⁴² H. Varigny, op. cit., pp. 105-108.

système de harnais à des poids, parviennent à facilement tirer de lourdes charges. Il ne s'agit pas ici d'établir un lien de filiation entre les deux productions. Ce qu'il faut surtout voir c'est le contexte scientifique de l'époque. Il n'existe alors qu'un fossé très étroit entre le sérieux et le loufoque: d'un côté le théâtrophone de l'Exposition et les hannetons tirant de réelles charges, de l'autre des trottoirs s'étagant jusqu'au ciel et des escargots, oiseaux ou poissons remorquant les véhicules les plus divers.⁴³

L'absurde des inventions d'Allais est donc tout relatif. Caricature souvent à peine grossie de faits réels ou de réalisations déjà admirées, il constitue avant tout une surenchère. En satirisant une science aux visions trop enfantines Allais lui souhaite sinon plus de sérieux, du moins plus de profondeur. Les inventions plaisantes d'Allais mettent en garde contre une science qui, parce que trop uniquement divertissante ou anecdotique, n'offre qu'une illusion de progrès. C'est donc en ce sens que bon nombre des inventions allaisiennes sont absurdes. Elles dénoncent une frivolité qui n'est pas imagination mais spectacle, qui n'est pas abstraction aux infinies possibilités mais matérialisme sans lendemain. Cette entreprise de relativisation trouve dans l'humour un moyen d'expression idéal comme l'explique Dominique Noguez: «si [l'humoriste] futilise le grave et aggrave le futile, c'est qu'il est au plus haut point sensible, lui, à la gravité de ce qui est grave, à la futilité du futile. Intervertir les valeurs en signalant qu'on les intervertit, c'est encore le plus sûr moyen d'indiquer leur vraie place».⁴⁴ L'idée d'équilibre sous-entend celle de tempérance. C'est un peu celle que se donnait Joseph Addison comme idéal de juste réflexion avec le fameux précepte du *Spectator*: «to enliven morality with wit, and to temper wit with morality».⁴⁵ L'humour, de par son équilibre et sa mesure même, devient ainsi une forme d'enseignement.

43. Même l'éclairage aux vers luisants, qui a inspiré à Allais toute une série de contes, trouve son écho dans la réalité. Des Indiens d'Amérique du Sud, explique H. Coupin (biologiste contemporain d'Allais) utiliseraient des insectes lumineux pour marcher la nuit. (*Les Arts et métiers chez les animaux*. Paris, Vuibert, [s. d.] p. 31.)

44. Dominique Noguez, «L'humour ou la dernière des tristesses», *Etudes françaises*, V, 2 (mai 1969): 141.

45. Joseph Addison. *The Spectator*, no 10, 12 mars 1711.

Mais l'humoriste est également celui qui fait taire les inquiétudes et les craintes. Même lorsqu'il s'acharne à montrer la vérité dans toute sa dérisoire nudité, il se rattrape par le rire, sorte de faux-fuyant qui permet d'éviter les questions trop fondamentales. L'humoriste s'arrête, si l'on peut dire, au bord du gouffre, de crainte d'en voir le fond de trop près. Allais, du reste, laisse la réflexion au lecteur. Il se contente d'esquisser la critique, qu'il enrobe de la bienveillance de l'humour, pour la rendre plus acceptable et se faire pardonner d'oser l'avancer. L'humoriste ne porte jamais ouvertement de jugements, même s'il n'en pense évidemment pas moins. Il laisse plutôt deviner les limites de ce que peuvent apporter la science, la technologie ou, d'une manière plus générale, la modernité instituée en valeur. L'absurde d'invention est en quelque sorte un moyen de poursuivre ce que la science ne peut réaliser, de ne pas s'arrêter à ses contraintes. D'où ce constant recours à la «simplicité», mot magique, inspiré, comme nous l'avons vu, de la conception fin-de-siècle du progrès, qui permet d'écarter toute obstruction au rêve. Par exemple, pour résoudre le problème de la pollution à Paris, Allais propose de créer la «Compagnie pour la Distribution d'Air Natal à domicile» qui devra apporter dans la capitale l'air pur de la province: «L'opération en question, d'apparence fort compliquée, est au contraire des plus simples et pas plus malaisée que la communication télégraphique d'une ville à n'importe quelle autre; seulement, au lieu de fil de fer, on emploie des tuyaux». ⁴⁶ Le rejet des difficultés s'opère ici par une comparaison, procédé courant de l'absurde d'invention. L'absurde ne repose pas alors sur le projet en soi, mais sur son analogie avec la télégraphie. Ce parallèle permet de rendre illusoirement possible ce qui ne serait que supposition vite abandonnée. Il s'agit de «créer» une invention pourtant irréalisable pratiquement.

Qu'il serve à ridiculiser ou à devancer, par une imagination plus hardie, les promesses de la modernité, l'absurde d'inven-

⁴⁶ A. Allais. «Assainissement physique et relèvement moral des habitants de Paris», *Le Journal*, 24 août 1897, *Oeuvres posthumes*, t. III, p. 462.

tion demeure essentiellement une rhétorique de la dénonciation. En effet, dans un cas comme dans l'autre, il sert à affirmer une supériorité sur un état de fait qui devient menaçant à force d'être compris comme idéologie. «L'humour ne se résigne pas, il défie»⁴⁷ a dit Freud. Nous pourrions ajouter, il s'insurge. Car c'est bien ce que fait Allais qui, sous une moquerie bienveillante, dénonce un espoir dangereux parce que trompeur, s'irrite d'un aveuglement devant des rêves dont il perçoit déjà l'inévitable revers: la désillusion. C'est pourquoi il encourage ses lecteurs à se préparer dès maintenant aux déceptions que, dans sa clairvoyance, il n'entrevoit pas pouvoir éviter. Et pour ne pas devenir un prophète de malheur, il exagère la position inverse, se déguisant en apôtre du progrès à tout prix. Ce qui ne l'empêche pas, parfois, de prendre un ton plus grave pour exprimer un scepticisme devenu trop fort. Ses réserves envers le machinisme, symbole du progrès sans doute le plus menaçant parce que le plus immédiatement ancré dans la vie quotidienne, montrent bien ce regard lucide:

Que d'autres voient dans le Machinisme poindre l'ère proche du bonheur terrestre, [...] c'est une marotte comme une autre et toute marotte est respectable, si sincère. Mais [...] on ne s'empêchera pas de hausser les épaules devant ces douces rêveries et de présenter entre mille, une seule objection. Toutes ces mécaniques qui désormais accompliront la corvée humaine, il faudra les fabriquer, il faudra les conduire, il faudra les réparer. Ne pensez-vous qu'en un tel avenir industriel, consistera seulement pour l'homme un changement de turbin, rien qu'un changement de turbin?⁴⁸

Cependant, si le rêve ne peut tenir, il faut quand même se retenir de l'assassiner de crainte de ne plus oser rêver. Il préfère donc l'humour qui, malgré les doutes, feint au moins l'optimisme. Dans cette optique, l'absurde devient une échappatoire. Comme dans la science des solutions imaginaires du

⁴⁷. Sigmund Freud. *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*. Paris, Gallimard, 1974, p. 402.

⁴⁸. A. Allais. «Encore les animaux», *Le Sourire*, 23 mars 1901, *Oeuvres posthumes*, t. IV, p. 35.

pataphysicien Faustroll, il permet en effet de se réfugier dans des rêves que l'on sait irréalisables, moyen, bien sûr, de rire et de ridiculiser, mais également et peut-être surtout, de se mettre à l'abri des déceptions.

